

william s.
Burroughs
jack
Kerouac

**Et les hippopotames
ont bouilli vifs
dans leurs piscines**



Extrait de la publication

roman
Gallimard

DES MÊMES AUTEURS

ŒUVRES DE WILLIAM S. BURROUGHS

Aux Éditions Gallimard

JUNKY

LE FESTIN NU

Aux Éditions Christian Bourgois

QUEER

LETTRES DU YAGE (avec Allen Ginsberg)

INTERZONE

LETTRES DE TANGER À ALLEN GINSBERG (1953-1957)

LETTRES

TRILOGIE (La machine molle — Le ticket qui explosa — Nova Express)

LES DERNIERS MOTS DE DUTCH SCHULTZ

LES GARÇONS SAUVAGES — Un livre des morts

LE MÉTRO BLANC et autres histoires

ESSAIS

LES CITÉS DE LA NUIT ÉCARLATE

PARAGES DES VOIES MORTES

LES TERRES OCCIDENTALES

ENTRE CHATS

MON ÉDUCATION — Un livre des rêves

ULTIMES PAROLES — Les derniers journaux de William Burroughs

Chez d'autres éditeurs

ŒUVRE CROISÉE (avec Brian Gysin), *Éditions Flammarion*

RÉVOLUTION ÉLECTRONIQUE, *Éditions Hors Commerce*

Suite des œuvres de William S. Burroughs en fin de volume

Du monde entier

WILLIAM S. BURROUGHS
JACK KEROUAC

ET LES HIPPOPOTAMES
ONT BOUILLI VIFS
DANS LEURS PISCINES

roman

POSTFACE DE JAMES GRAUERHOLZ

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Josée Kamoun*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

AND THE HIPPOS WERE BOILED IN THEIR TANKS

© *The Estate of Jack Kerouac and the William S. Burroughs Trust, 2008.*

© *James Grauerholz, 2008, pour la postface.*

Tous droits réservés.

© *Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.*

NOTE ÉDITORIALE

Le premier feuillet dactylographié du manuscrit de 1945 donne pour auteurs « William Lee » (pseudonyme de William S. Burroughs) et « John Kerouac » (pour Jack Kerouac) et précise : « Les chapitres Will Dennison ont été écrits par William Lee, les chapitres Mike Ryko par John Kerouac. »

WILL DENNISON

Le samedi soir, les bars ferment à trois heures, si bien que je me suis retrouvé chez moi vers quatre heures moins le quart, après avoir pris le petit déjeuner au Riker's, sur la Septième Avenue, au niveau de Christopher Street. J'ai balancé les *News* et le *Mirror* sur le canapé, j'ai retiré ma veste en seersucker et je l'ai jetée par-dessus. Au lit, direct.

C'est là qu'on a sonné. La sonnette est stridente, elle vous transperce le système, alors je me suis précipité pour déclencher l'ouverture de la porte d'en bas. Puis j'ai ramassé ma veste sur le canapé, et je l'ai posée sur un dossier de chaise, pour qu'on ne s'asseye pas dessus ; les journaux, je les ai glissés dans un tiroir : je voulais être sûr de les retrouver à mon réveil. Ensuite, je suis allé ouvrir la porte juste à temps pour qu'ils n'aient pas besoin de frapper.

Ils sont entrés chez moi à quatre. Je vais vous en faire une description générale, avec aspect physique, puisque cette histoire roule essentiellement sur deux d'entre eux.

Phillip Tourian a dix-sept ans ; moitié turc, moitié américain. Il dispose de plusieurs identités, mais il aime bien qu'on l'appelle Tourian. (Son père, lui, se fait

appeler Rogers.) Il a des boucles noires qui lui tombent sur le front, le teint très pâle et les yeux verts. Avant même que les autres soient entrés dans la pièce, il avait pris ses aises, jambe passée sur le bras du fauteuil le plus confortable.

C'est le genre de gars à qui les tantouzes à prétentions littéraires dédient des sonnets sur le mode : « Ô toi, éphèbe grec aux cheveux de jais... » Il portait des jeans crasseux et une chemise kaki, dont il avait retroussé les manches sur ses avant-bras musclés.

Ramsay Allen est assez impressionnant à voir, la quarantaine grisonnante, grand, un peu flasque. On dirait un acteur tombé dans la dèche, un personnage qui aurait connu des jours meilleurs. À côté de ça, c'est un type du Sud, qui se dit de bonne famille, comme tous les sudistes. Il est très intelligent, mais on ne risquerait pas de s'en douter à le voir : il est tellement toqué de Phillip qu'il lui tourne autour comme un vautour intimidé, avec un sourire d'une niaiserie dégoulinante.

C'est un des types les plus chouettes que je connaisse, d'une excellente compagnie. Phillip aussi, d'ailleurs. Mais dieu sait pourquoi, dès qu'ils sont ensemble, ils tapent sur les nerfs de tout le monde.

Agnes O'Rourke a une laideur typiquement irlandaise, des cheveux noirs en brosse, elle ne porte que des pantalons. C'est une fille directe, virile, fiable. Mike Ryko a dix-neuf ans, c'est un Finlandais roux, genre officier de la Marchande, sauf qu'il porte un treillis crasseux.

Voilà le quatuor, tel quel, Agnes une bouteille à la main.

« Ah, du Canadian Club », j'ai dit. « Entrez donc, asseyez-vous. » C'était déjà fait, alors j'ai sorti des verres,

et chacun s'en est versé une giclée. Agnes m'a demandé de l'eau, je suis allé lui en chercher.

Phillip avait eu une illumination philosophique qu'il avait manifestement développée au cours de la soirée, et il se proposait de m'en faire profiter. « J'ai mis au point toute une philosophie autour de l'idée que le mal c'est le gaspillage, et le bien, la création. Tant que tu crées, c'est bien, le seul péché, c'est de gâcher ton potentiel. »

Moi, je trouvais ça passablement crétin, alors j'ai dit : « Je sais bien que je suis qu'un pauvre barman paumé, seulement les réclames pour le savon Cadum, c'est bien du créatif? »

Et lui : « Ouais, mais tu vois, c'est du créatif gâché. On est dans la dichotomie, là. Et puis on peut aussi avoir du gaspillage créatif, comme là, quand je te parle. »

Alors moi : « Ouais mais enfin, c'est quoi tes critères de différence entre gaspillage et création? N'importe qui pourra toujours te dire que ce qu'il fait c'est créatif, alors que ce que font les autres, c'est du gaspillage. C'est trop général, ton truc, ça veut plus rien dire. »

Ma remarque a eu l'air de le frapper comme un direct au plexus, il faut croire qu'il n'avait pas rencontré beaucoup de contradiction jusque-là. Toujours est-il qu'il a laissé tomber sa philosophie aussi sec, ce qui m'arrangeait bien, j'ai pas de temps à perdre pour écouter des idées pareilles.

Là-dessus, le voilà qui me demande si j'ai de la marijuana, et je lui dis que j'en ai pas beaucoup, mais il insiste, il veut fumer, alors j'ai sorti les sèches du tiroir du bureau, on s'en est allumé une et on l'a fait tourner. C'était vraiment du foin, et ce malheureux joint n'a défoncé personne.

Ryko, assis sur le divan et qui n'avait rien dit jusque-

là, a raconté : « J'ai fumé cinq joints à Port Arthur au Texas, et je me rappelle plus rien du patelin. »

« On a du mal à en avoir, en ce moment », j'ai dit. « Je sais pas où je vais en trouver quand ce que j'ai sera fini. » Mais Phillip a piqué une autre clope, et il s'est mis à la fumer. Alors je me suis versé un plein verre de Canadian Club.

Tout d'un coup, j'ai trouvé ça louche, au fait : eux qui n'ont jamais un sou, comment ils se l'étaient procuré, leur Canadian Club ?

« Agnes l'a piqué dans un bar », m'a dit Al.

Si j'ai bien compris, Al et Agnes étaient en train de boire une bière au bout du comptoir du Pied Piper's, quand tout d'un coup elle lui dit : « Ramasse ta monnaie on se casse, j'ai une bouteille de Canadian Club dans ma veste. » Al l'a suivie, il avait plus peur qu'elle. Il l'avait même pas vue embarquer la bouteille.

Ça s'était passé en début de soirée, et ils en avaient déjà descendu la moitié. J'ai félicité Agnes, qui m'a fait un sourire complaisant.

« Fastoche », elle m'a dit. « Je le referai. »

« Sans moi, en tout cas », j'ai pensé en moi-même.

La conversation a languie ; j'avais trop sommeil pour parler. Il s'est dit quelque chose que je n'ai pas entendu, et au moment où je levais les yeux, Phillip avait mordu dans son verre à cocktail, et il était en train d'en mâcher un gros bout, le bruit s'entendait jusqu'à l'autre bout de la pièce. Agnes et Ryko faisaient la grimace comme quand la craie grince sur le tableau.

Phillip a mâché son bout de verre soigneusement, et il l'a fait descendre en buvant une bonne rasade d'eau dans le verre d'Agnes. Alors Al a commencé à bouffer son verre, lui aussi, et je suis allé lui chercher de l'eau

pour le faire descendre. Agnes m'a demandé si je pensais qu'ils allaient mourir, j'ai dit non, aucun danger, si on mâche bien, c'est pas pire que de manger du sable. Toutes ces histoires de gens qui seraient morts d'avoir mangé du verre pilé, c'est n'importe quoi.

Ça m'a donné une idée de gag : « Je manque à tous mes devoirs d'hôte », j'ai dit. « Quelqu'un a faim ? J'ai une petite gâterie, arrivée aujourd'hui. »

En cet instant, Al et Phillip retiraient les éclats de verre coincés entre leurs dents. Al était dans la salle de bains, il regardait ses gencives dans la glace, et elles saignaient.

« Oui, j'ai faim », il a répondu.

Phillip m'a dit que la dégustation du verre lui avait aiguisé l'appétit.

Al m'a demandé si ma daronne m'avait envoyé un colis de provisions, et j'ai répondu : « Oui, justement, un vrai régal. »

J'ai fait le tour du placard, et je suis revenu avec un millefeuille de lames de rasoir usagées sur une assiette, accompagné d'un pot de moutarde.

« Espèce de salaud, m'a dit Phillip, j'ai faim, sérieux. »
Moi, je la trouvais bien bonne et j'ai dit : « Morts de rire, non ? »

— J'ai vu un gars bouffer des lames de rasoir, à Chicago, a dit Ryko. Des lames de rasoir, du verre, et puis des ampoules. Pour finir, il a même bouffé une assiette en porcelaine. »

À cette heure, tout le monde était bourré, sauf Agnes et moi. Al était assis aux pieds de Phillip, il le regardait avec des yeux de merlan frit. J'avais hâte qu'ils rentrent chez eux, tous tant qu'ils étaient.

Là-dessus, voilà Phillip qui se lève en disant : « Venez, on monte sur le toit. »

— D’ac, s’écrie Al en bondissant sur ses pieds comme si c’était l’idée du siècle.

— Mais non », je dis, « vous allez réveiller la propriétaire, et y a rien à voir là-haut, en plus.

— Va te faire foutre, Dennison », m’a dit Al, furieux que j’essaie de contrarier Phillip dans son initiative.

Et les voilà qui sortent de l’appartement jambes flageolantes, et qui grimpent l’escalier. La propriétaire et sa famille occupent l’appartement au-dessus du mien, et au-dessus d’eux il n’y a plus que le toit.

Je me suis rassis, en me versant du Canadian Club. Agnes n’en voulait plus, elle a annoncé qu’elle rentrait; Ryko s’était endormi sur le canapé, alors j’ai fini la bouteille, et Agnes s’est levée pour partir.

On a entendu un vague barouf sur le toit, suivi d’un bris de verre, dans la rue. On s’est approchés de la fenêtre, et Agnes a dit : « Ils ont dû balancer un verre dans la rue. »

C’était plausible, alors j’ai sorti la tête avec circonspection; une femme levait les yeux vers nous en nous insultant. Le gris de l’aube nimbait la rue.

« Ça va pas, non, bande de salauds, vous voulez tuer quelqu’un, ou quoi? »

Pour moi, la meilleure défense c’est l’attaque, alors j’ai dit : « Ta gueule! Tu réveilles tout le monde. Casse-toi ou j’appelle les flics », et puis j’ai éteint la lumière comme le gars qui se recouche après avoir été tiré de son sommeil.

Au bout de quelques minutes, elle est repartie en pestant toujours, et moi aussi, intérieurement du moins, au souvenir de tous les ennuis qu’ils m’avaient attirés, ces deux-là, au fil du temps. La fois où ils avaient bouillonné ma bagnole, à Newark. Celle où je m’étais fait virer

d'un hôtel, à Washington, parce que Phillip avait pissé par la fenêtre. J'en passe, et des meilleures. Des blagues de potache, à la mode en 1910, quoi. C'était comme ça dès qu'ils se retrouvaient. Pris séparément, ils étaient très bien.

J'ai rallumé, et Agnes est partie. Le calme était revenu sur le toit.

« J'espère qu'il va pas leur prendre fantaisie de sauter », j'ai soliloqué — Ryko s'était endormi. « Bon, ils peuvent bien rester perchés là-haut toute la nuit si ça les amuse, moi je me couche. »

Je me suis déshabillé et je me suis mis au lit, en laissant le canapé à Ryko. Il pouvait être six heures du matin.

MIKE RYKO

Je suis parti de chez Dennison vers six heures, pour rentrer chez moi, à Washington Square. Dans la rue, la matinée était brumeuse et frisquette, le soleil encore derrière les quais de l'East River. J'ai pris par Bleecker Street, en entrant au Riker's au passage, pour voir si Phillip et Al s'y trouvaient.

Quand je suis arrivé à Washington Square, j'avais tellement sommeil que je ne marchais plus droit. Je suis monté chez Janie, au troisième, j'ai jeté mes vêtements sur une chaise, et je l'ai poussée pour me faire de la place dans le lit. Le chat courait dans tous les sens, en jouant avec les draps.

Le dimanche après-midi, à mon réveil, on entendait le Philharmonic à la radio du séjour. Je me suis assis dans le lit, et en me penchant j'ai vu Janie assise sur le canapé, une serviette autour du corps, les cheveux mouillés, elle sortait de la douche.

Phillip était assis par terre, drapé dans une serviette, lui aussi, cigarette au bec, il écoutait la musique, qui se trouvait être la Première Symphonie de Brahms.

« Hé », j'ai dit, « balancez-moi une sèche ».

Janie est venue jusqu'à moi en me disant « Bonjour » sur un ton de gamine ironique, et elle m'en a donné une.

« Bon dieu, qu'il fait chaud », j'ai dit.

« Lève-toi et va prendre une douche, salopard.

— Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Tu vas pas me la faire. T'as fumé de la marijuana, hier soir.

— C'était du foin, de toute façon », j'ai dit en allant dans la salle de bains. Le soleil de juin inondait la pièce, et le jet froid de la douche m'a donné l'impression de plonger dans un étang à l'ombre, un après-midi d'été, en Pennsylvanie.

Après, je me suis installé dans le séjour, une serviette autour du corps, avec un verre d'orangeade bien fraîche, et j'ai demandé à Phillip où il était allé, la veille, avec Ramsay Allen. Il m'a dit qu'en partant de chez Dennison, ils s'étaient dirigés vers l'Empire State Building.

« Pourquoi ça ?

— On se disait qu'on allait sauter. Je me rappelle plus bien.

— Sauter, rien que ça ? »

On a parlé un moment de la Vision Nouvelle que Phillip était en train d'élaborer, et puis, mon orangeade finie, je me suis levé et je suis passé dans la chambre enfiler mon pantalon. « J'ai faim », j'ai dit.

Janie et Phillip se sont habillés, et je me suis installé dans la petite alcôve qu'on appelle la bibliothèque, pour feuilleter des trucs, sur le bureau. Piano, à mon rythme, je me préparais à prendre la mer. J'ai disposé plusieurs papiers sur le bureau, et quand je suis retourné dans le séjour, Phillip et Janie étaient prêts. On est descendus et on est sortis.

« Quand est-ce que tu reprends la mer, Mike? m'a demandé Phillip.

— D'ici une ou deux semaines.

— Vous faites chier, a dit Janie.

— Écoute », il m'a dit en traversant la place, « je me demande si je devrais pas en faire autant. Tu sais que tout en ayant mes papiers de marin, j'ai jamais embarqué. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour me trouver un bateau? »

Je lui ai indiqué les démarches, en deux mots.

Il a hoché la tête, d'un air satisfait. « Je vais le faire », il a dit. « Et tu crois que ce serait possible qu'on embarque sur le même bateau? »

— Oh oui », j'ai répondu. « Mais ça te prend subitement? Et ton oncle, qu'est-ce qu'il va dire? »

— Il demandera pas mieux. Il sera ravi de me voir m'engager dans une action patriotique et tout et tout. Et en plus, pas fâché de se débarrasser de moi un moment. »

J'ai exprimé mon approbation de tout le projet. J'ai dit à Phil que c'était toujours mieux d'embarquer avec un coéquipier, pour le cas où on aurait des problèmes à bord, avec les autres membres de l'équipage. Je lui ai dit que quand tu connais personne, tu risques toujours de t'en prendre plein la gueule, surtout si tu as tendance à faire bande à part. C'est le genre de comportement qui, sans qu'on s'en rende compte, te fait mal voir des autres marins, je lui ai dit.

On est entrés au Frying Pan's, sur la Huitième. Janie avait encore un peu de fric qui lui restait du dernier chèque de ses rentes. C'était une fille de Denver, Colorado, mais ça faisait plus d'un an qu'elle n'était pas retournée chez elle. Son père, veuf âgé et plein aux as,

s'était installé dans un palace, et lui écrivait de temps en temps pour lui raconter sa vie de château.

Janie et moi, on a commandé des œufs au bacon tout bêtes, mais Phillip a réclamé des œufs coque à trois minutes et demie. Il y avait une nouvelle serveuse derrière le comptoir, et elle l'a regardé de travers. Il fait souvent mauvaise impression, avec ses allures exotiques; les gens le prennent pour un camé, ou un pédé.

« Je veux pas qu'Allen apprenne que j'embarque », il a dit. « Tout le but du jeu, c'est justement de lui échapper. S'il vient à le savoir, il risque de tout faire foirer. »

Ça m'a fait rire.

« Tu le connais pas », m'a dit Phillip, sérieux comme un pape, « il est capable de tout. Ça fait trop longtemps que je le connais.

— Si tu veux te débarrasser de lui », j'ai dit, « pourquoi tu lui dis pas de te lâcher, d'arrêter de te coller au train ?

— Ça marcherait pas. C'est plus fort que lui. »

On a bu notre jus de tomate sans rien dire.

« Ta logique m'échappe, Phil », j'ai dit. « Moi j'ai plutôt l'impression que ça te gêne pas trop qu'il te colle au train tout le temps, tant qu'il te drague pas. Je serais même tenté de dire que ça t'arrange bien, parfois.

— Ça commence à me déranger.

— Et qu'est-ce qu'il se passerait s'il apprenait que tu embarques ?

— Tout et n'importe quoi.

— Et s'il ne l'apprenait qu'une fois que tu aurais levé l'ancre ?

— Il est fichu de m'attendre au port de destination, je le trouverais un béret sur la tête, en train d'ouvrir des coquillages avec cinq ou six petits Arabes à ses pieds, sur la plage.

— Elle est bien bonne », j'ai dit en rigolant.

« T'es pas obligé de mettre cette pédale au courant de tous tes faits et gestes », a dit Janie.

« Elle est très bonne, celle de la plage », j'ai dit.

Nos œufs étaient arrivés, mais ceux de Phillip étaient carrément crus. Il a appelé la serveuse : « Ils sont crus, ces œufs », il a dit, et, joignant le geste à la parole, il a plongé sa cuillère dedans et l'a retirée avec un filament glaireux.

La serveuse a dit : « Vous m'avez demandé des œufs mollets, non ? On va pas vous les reprendre. »

Phillip a poussé les œufs sur le comptoir. « Mettez-m'en deux à quatre minutes, si ça peut vous simplifier la vie. » Sur quoi il s'est tourné vers moi pour me parler de sa Vision Nouvelle. La serveuse lui a arraché les œufs, et elle a foncé jusqu'au passe-plat en lançant : « Deux œufs coque, à quatre minutes ! »

Quand les œufs sont revenus, ils étaient impecc. La serveuse les lui a servis en faisant claquer l'assiette. Il s'est mis à les manger, imperturbablement.

« Bon », j'ai dit, après avoir fini mon petit déjeuner, « demain tu vas à Broadway comme je t'ai expliqué, tu remplis les formalités, et je te garantis qu'on va trouver un bateau dans la semaine. On sera en haute mer avant qu'Allen se soit aperçu de quoi que ce soit.

— Parfait, a dit Phillip, je veux larguer les amarres au plus vite.

— Impossible de choisir la destination », j'ai signalé.

« C'est pas grave, mais j'aimerais bien que ce soit la France.

— Moi aussi, mais tu y es déjà allé, toi, en France.

— Quand j'avais quatorze ans, avec ma mère, et ma

BOOK OF BLUES

Aux Éditions La Table Ronde

AVANT LA ROUTE

LIVRE DES ESQUISSES

LE LIVRE DES HAÏKU

PIC

Chez d'autres éditeurs

VISIONS DE CODY, *Éditions Christian Bourgois*

MAGGIE CASSIDY, *Éditions Stock*

MEXICO CITY BLUES, *Éditions Christian Bourgois*

L'ÉCRIT DE L'ÉTERNITÉ D'OR, *Éditions La Différence*

VANITÉ DE DULUOZ, *Éditions Christian Bourgois*

DHARMA, *Éditions Fayard*



Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines William S. Burroughs & Jack Kerouac

Cette édition électronique du livre
Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines
de William S. Burroughs & Jack Kerouac
a été réalisée le 14 juin 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070124558 - Numéro d'édition : 165930).
Code Sodis : N52899 - ISBN : 9782072472558
Numéro d'édition : 243522.